

DAVID
GOUDREULT

STANKÉ

ABATTRE
LA BÊTE



**ABATTRE
LA BÊTE**



DU MÊME AUTEUR

Testament de naissance, Écrits des Forges, 2016.

La Bête et sa cage, Stanké, 2016.

La Bête à sa mère, Stanké, 2015.

S'édenter la chienne, Écrits des Forges, 2014.

Premiers Soins, Écrits des Forges, 2012.

« À l'endroit de nos visages », *Lèvres urbaines*,
vol. 44, Écrits des Forges, 2012.

Mines à vacarme, Universlam (France), 2012.

**DAVID
GOUDREULT**

**ABATTRE
LA BÊTE**

STAN KÉ
Une société de Québecor Média

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Goudreault, David, 1980-
Abattre la bête
ISBN 978-2-7604-1196-8
1. Titre.

PS8613.O825A62 2017 C843'.6 C2016-942055-8
PS9613.O825A62 2017

Édition : Marie-Eve Gélinas
Révision et correction : Marie Pigeon Labrecque, Sabine Cerboni
Couverture et mise en pages : Axel Pérez de León
Photo de l'auteur : Marianne Deschênes photographie

Cet ouvrage est une œuvre de fiction ; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Remerciements

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions internationales Alain Stanké, 2017

Les Éditions internationales Alain Stanké
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
La Tourelle
1055, boul. René-Lévesque Est
Bureau 300
Montréal (Québec) H2L 4S5
Tél. : 514 849-5259
Télééc. : 514 849-1388
www.edstanke.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2017

ISBN : 978-2-7604-1196-8

Distribution au Canada

Messageries ADP inc.
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél. : 450 640-1234
Sans frais : 1 800 771-3022
www.messageries-adp.com

Diffusion hors Canada

Interforum
Immeuble Paryseine
3, allée de la Seine
F-94854 Ivry-sur-Seine Cedex
Tél. : 33 (0)1 49 59 10 10
www.interforum.fr

« L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. »

Jean-Pierre Claris de Florian, 1792

À la folie, pas du tout.

Prologue



À la fin de ce récit, je vais me tuer. Et puis mourir. C'est ainsi. Toute bonne chose a une fin, mais moi aussi.

Vous ne devriez même pas tenir ces pages. Que vous puissiez me lire relève de la providence, du miracle ésotérique. Vous êtes incapable de concevoir la chance qui est la vôtre. À moins d'avoir la foi. Dieu est partout, et je suis là ; je vous laisse en tirer vos propres conclusions.

En toute humilité, je ne suis qu'un homme, mortel. Mort déjà. Mais de grands destins foulent le sol de cette terre, une race d'hommes qui marque l'histoire et écrit la sienne. Je suis de cette espèce trop grandiose pour s'effondrer, s'écrouler dans la vase de l'insignifiance commune. Comme un conquérant, un génie littéraire ou un graffiti célébrant l'amour d'André et Nicole sur la pierre dynamitée d'une autoroute de l'Outaouais, je laisserai ma trace.

D'autres viendront après moi, qui m'imiteront pour les plus misérables, qui s'inspireront de mon

œuvre pour les plus nobles. Mais moi, je n'y serai plus.
Voici mes derniers écrits, lisez-les en mémoire de moi.
Tout est fini, l'histoire commence.



La folie n'est pas une maladie mentale, c'est une marque d'intelligence. Moi, je suis fou raide. Raide bandé aussi, ça indispose les infirmières. Elles sont trois, assistées d'un grand nègre, à essayer de m'attacher au lit de contention. Je suis tout nu, flambette, graissé à la margarine de la tête aux pieds, et je me débats tel un brochet épileptique dans le fond d'une chaloupe. C'est sportif. Un coup de quéquette par-ci, un coup de tête par-là, et hop, je réussis à mordre le pouce de la petite grosse. Ça crie, ça menace, ça frappe dans tous les sens, l'ambiance est excellente !

Rares sont les occasions de se divertir à l'Institut universitaire de psychiatrie légale Philippe-Pinel. Privé d'alcool, de drogue et de pornographie, faut se rabattre sur la médication et la violence. L'humain est créatif de nature, et je suis très humain. J'ai accumulé mes comprimés de Seroquel de la dernière semaine, je les ai égrenés sur le bord de la fenêtre grillagée de ma cellule. J'ai observé la métropole baigner dans son

smog, je me suis promis de la ravager, et j'ai sniffé le trait d'une seule inspiration. *Raaaah!* On ne peut lui enlever ça : l'industrie pharmacologique produit d'excellents psychotropes. Je devais agir vite, avant de m'effondrer ou de tomber en psychose toxique. L'interaction avec les calmants qu'ils m'administraient par voie intraveineuse pouvait me réserver de mauvaises surprises.

J'ai fait un peu de chahut dans ma cellule, en guise d'introduction. J'ai demandé à voir la psychoéducatrice, promis que je me calmerais si on me laissait discuter avec elle, plaidé qu'elle seule pouvait m'apaiser. Puis je me suis dénudé et beurré le corps, exalté. C'était excitant, dans le sens érectile du terme. Un dernier coup d'éclat avant mon grand départ.

Coup de talon dans la gueule de l'infirmière rousse même pas érotique, coup de coude dans le ventre du gorille, je reprenais le dessus. *Et pif, bam, poum!* J'aime ajouter un soupçon de bruitage quand je me bats. Et je me déchaînais. *Pâtawk!* J'ai même réussi à attraper la stagiaire par les cheveux. *Je te tiens, grosse charogne!* Rien de personnel.

La spécialiste de la gestion des débordements s'était laissée prendre au piège. Je l'amadouais depuis près d'un an, lui demandant conseil, simulant des crises d'anxiété, valorisant son rôle d'aidante alors qu'au fond elle m'était aussi utile qu'une poêlée de bacon peut l'être à une végétalienne. Ne se doutant de rien, elle a demandé l'accès à ma cellule et emprunté le corridor y menant, avant même d'avoir jeté un œil à l'intérieur de mon enclos. Magnifique erreur. Dès que j'ai entendu coulisser le loquet, j'ai poussé la porte

et j'ai bondi bandé devant elle. *Coucou!* Comble de bonheur, elle était accompagnée de sa stagiaire, belle brune grassouillette dotée d'une surabondance mammaire. Et hop, en trois enjambées je plaquais l'étudiante au sol et j'empoignais un de ses seins à deux mains. Pour la taquiner.

C'est cette conne de stagiaire que je tenais par le chignon à présent. Son sourire compatissant avait cédé la place à un rictus haineux. Depuis que je l'avais caressée sur le plancher du corridor, elle ne cessait de beugler. Tantôt pour de l'aide, tantôt pour qu'on m'abatte. Ses hurlements couvraient les miens, mais j'agrippais sa tignasse à deux mains, et je ne lâchais rien. *Allez, les bleus, allez!* Tyson m'a forcé à lâcher prise d'un crochet sur le nez. On me l'a cassé si souvent, je garde espoir qu'un coup bien porté me le replace un jour.

En attendant, j'ai encaissé la charge de cet abruti mal payé qui m'empêchait de fuir la salle d'isolement. En sueur, les infirmières me sanglaient enfin. Je me débattais, mais elles ont réussi à m'attacher les jambes tandis que Kunta Kinte m'assommait d'une combinaison de jabs et de droites. La bande audio de la scène était assurée par la stagiaire, déployant les premiers symptômes d'un état de stress aigu promis à du post-traumatique. *Iiiih! Iiiih!* Sa superviseure tentait de la calmer, lui assurait que ça n'aurait jamais dû arriver, que ce n'était pas de sa faute. Le temps de reprendre mes esprits, les trois salopes en uniforme achevaient de resserrer la lanière de cuir autour de mon bras gauche.

J'aime les contraintes, autant sexuelles que littéraires. Ça favorise la créativité, émoustille l'imaginaire. Mais il faut savoir s'arrêter, respecter sa zone de confort. On ne respectait plus rien, là, les cocottes contractaient les attaches de toutes leurs forces tandis que ma demi-portion de Mohamed Ali continuait de me marteler le visage à coups de jointures. Pour rien d'ailleurs, j'étais saucissonné à la russe. Il allait me le payer un jour ou l'autre, même Ivan serait moins terrible que ma vengeance. *Pók!* Un dernier crochet sur la tempe. La séance tirait à sa fin, je débandais.

Demontigny, un autre colosse préposé à la sécurité, s'est pointé dans l'embrasure de la porte, essoufflé. *Trop tard, gros con!* Quand même, avec l'intervenante, la stagiaire, les infirmières et la sécurité, j'avais mobilisé sept employés d'un seul coup. Fier fédérateur de la fonction publique, j'aurais bombé le torse s'il n'avait été solidement sanglé au lit.

J'ai vu, avant qu'elle ne referme la porte, la rouquine s'attarder sur mes muscles saillants, luisant d'huile végétale. Malgré le sang qui me coulait sur le visage, je lui ai offert mon plus beau sourire et un clin d'œil. Les femmes sont sensibles au langage non verbal des hommes virils en situation de vulnérabilité. C'est documenté.

Le vacarme des serrures mécaniques a retenti, la lumière s'est éteinte et je me suis retrouvé plongé dans les ténèbres, en moi-même. Coupé du monde.

Tant qu'à être seul, autant être en isolement.



À l'instar de la petite Piaf, je ne regrettais rien, non, rien de rien. Ni les semaines de furtivité pour accumuler mes portions de margarine, ni les caresses relativement consenties à la stagiaire, ni l'épique bataille et les multiples contusions l'accompagnant. La fin justifie les moyens, surtout quand on doit prendre les grands. Je n'avais plus rien à perdre, à part une vingtaine de livres ; on est bien gavé à Pinel.

Cette période de confinement allait me permettre de mettre en branle l'opération « Branlette finale ». Je végétais depuis trop longtemps, tous mes sens s'engourdisaient dans leurs corridors aseptisés. Mais ça achevait. J'avais mobilisé toutes mes retailles de lucidité pour fignoler ma fuite. Sur ma langue pâteuse, je goûtais déjà la brioche sucrée de la liberté, mon retour à la vie civile et la première étape de mes retrouvailles avec maman : mon évasion !

Je vais rejoindre ma maman d'un jour à l'autre. Elle ne le sait pas encore, mais elle a de quoi se réjouir. C'est fou comme on va s'aimer, se raconter nos vies en pyjama, en sirotant des chocolats chauds avec plein de guimauves dedans, blottis l'un contre l'autre dans un grand sofa de cuir super cher que je lui aurai offert malgré ses protestations bienveillantes : *Non, mon fils, il ne fallait pas dépenser tant d'argent pour moi, je ne mérite pas tout cet amour et cette loyauté que tu me donnes alors que j'étais une mère absente malgré moi...* Je la réconforterai d'un long baiser sur son front ridé de

vieille monoparentale éprouvée et la laisserai poursuivre... *mais maintenant je veux passer chaque minute de ma vie avec toi, mon protecteur dont je suis si fière, car tu es beau et généreux et tellement intelligent. Merci la vie, tu t'es enfin évadé et tu m'as retrouvée pour me donner ta chaleureuse dévotion dont toutes les mères rêvent, partout sur la planète, depuis toujours...* Et je la serrerais contre mon cœur, et elle renversera un peu de chocolat chaud devenu tiède sur mon pyjama et on éclatera de rire ensemble, les yeux pétillants d'épanouissement familial. Comme il est doux de rêver quand le rêve s'apprête à briser la chrysalide de la réalité.

Mais le rêve est un muscle qui s'épuise. Les heures passaient, l'euphorie du Seroquel me quittait peu à peu et je commençais à piquer du nez. Je m'acharnais à fantasmer sur ma vie dehors, mais j'avais mal en dedans. Je suis trop lucide pour me laisser aller longuement à la rêverie. De toutes mes forces, je m'accrochais aux pensées positives, à la force de la volonté, mais mon esprit retournait au tribunal, s'empêtrait dans le ressentiment, s'enfargeait dans les témoins de mon dernier procès. Lubrifiées par toutes mes larmes retenues, la haine et la peine s'accouplaient dans mon âme meurtrie.



« À la fin de ce récit, je vais me tuer. Et puis mourir. C'est ainsi. Toute bonne chose a une fin, mais moi aussi. »

Après les retentissants succès de *La Bête à sa mère* et de *La Bête et sa cage*, David Goudreault conclut sa trilogie avec *Abattre la bête* ; des explosions d'amour et de violence pour une finale apocalyptique digne de ce nom.



Travailleur social, poète et romancier, David Goudreault ne laisse personne indifférent. Son écriture caustique lui a valu un nombre considérable de distinctions, dont la médaille de l'Assemblée nationale, la Coupe du monde de poésie, le Grand Prix littéraire Archambault et le Prix des nouvelles voix de la littérature.

